

EUGÈNE VON HASENRAIN

NOUVELLES DE TOUS LES TEMPS



Nouvelles du présent,
du futur et du passé

Eugène von Hasenrain

Nouvelles de tous les temps

Nouvelles du présent, du futur et du passé

© Eugène von Hasenrain, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5327-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les fantômes du théâtre

Le théâtre brillamment éclairé était plein comme un œuf. En cette période de fin d'année, on n'avait pas hésité à vendre tous les espaces disponibles, jusqu'à l'intégralité des strapontins. Heureux bénéficiaire de l'un de ces sièges raides comme la justice, rembourrés d'une simple couche de tissu, je devais attendre patiemment que tous les privilégiés gagnent leurs confortables fauteuils avant de m'asseoir à mon tour. Une fois ouverts, les strapontins gênaient en effet considérablement la circulation dans les allées plongeant vers la fosse d'orchestre.

Depuis toujours, le hasard des places assignées me faisait rêver de rencontres surprenantes et romantiques. Adolescent, combien de fois, avant de monter dans le train, avais-je rêvé de m'asseoir, par le plus grand des hasards, en face de la fille idéale. L'avion, et le caractère intimiste des places étriquées de la classe économie, avait également alimenté mes fantasmes de rencontre. Nul besoin de préciser que dans la plupart des cas, mes espérances avaient été douchées, le type obèse ou la grand-mère toussoteuse incarnant le plus souvent la revanche de la réalité sur les fantasmes. Encore pire, ces situations cruelles où l'on attend, déjà assis dans le train par exemple, la personne qui va s'asseoir à ses côtés. La jolie fille qui avance lentement dans le couloir central, traînant ses bagages, balaie du regard les sièges devant elle, à la recherche du numéro correspondant à son billet. Ses yeux s'arrêtent un instant sur le siège voisin du mien. Mon cœur bat, l'attente est terrible. Et bien sûr, elle poursuit son chemin et va s'installer au fond du wagon, à côté du type plus chanceux que moi dans la vie.

Avant de repérer mon strapontin, je ne comptais guère y trouver comme voisine la rencontre rêvée, malgré tout la machine à fantasmes fonctionnait à plein régime. Jusqu'à ce que mon regard accroche le profil compact de celui qui allait être mon voisin pendant les deux heures de spectacle à venir : un petit vieux remuant, aux yeux chassieux et aux mains noueuses, le nez rouge et granuleux. Les verres de ses lunettes étaient embués, par la faute du déprimant masque jetable qui voilait sa bouche. Le souvenir du Covid était encore frais, et mon voisin tenait à sa santé davantage qu'à son apparence. Je fus accueilli par un tonitruant "bonsoir", une de ces salutations sonores et spontanées comme savent en asséner les gens du temps passé, ayant vécu une vie simple et conviviale dans les provinces de France. Je ne pouvais que lui répondre de bonne grâce, même si

mes espoirs de rencontre romantique étaient encore une fois balayés. Rapidement, trop à mon goût, il engagea la conversation, peu préoccupé par l'effet du bâillon qui barrait sa bouche. Tout juste compréhensible, il passait d'un sujet à l'autre avec gourmandise, comparant une troupe de comédie musicale à une équipe de foot, puis égrenant la liste des pièces de théâtre auxquelles il avait assisté cette année dans sa ville de résidence. J'alimentais la conversation par quelques brèves relances ou questions, tout en attendant impatiemment le début de la représentation.

Puis je remarquai que ce semblant de conversation animée avait attiré l'attention de la jeune femme assise à la droite de mon voisin, que j'eus d'ailleurs tôt fait de baptiser, autoritairement, du prénom de Gérard. La voisine de Gérard était vêtue avec soin, de façon élégante et décontractée. Autant qu'il était possible d'en juger, enfoncée qu'elle était dans son siège, sa silhouette laissait présager une démarche souple et féline. Ses cheveux noirs et soyeux, coupés en carré long, oscillaient doucement à chaque mouvement de tête. Son nez, que l'on aurait pu estimer trop long, donnait de l'élan à son profil sculpté. Le teint mat, les yeux marron parsemés de vert, elle aurait pu être persane. Le prénom Farah s'imposa à moi. Farah, Gérard, drôle de petite troupe. Farah faisait désormais plus que tendre l'oreille, elle penchait la tête en direction de Gérard, ne perdait pas une miette de la conversation, et semblait attendre le bon moment pour s'insérer dans la discussion. Ce qu'elle fit en rebondissant sur les considérations de Gérard, au sujet de la localisation des meilleures places pour les malentendants, dans les salles de théâtre. Elle prononça quelques mots d'une voix haute et claire, presque enfantine, contrastant avec son allure de femme accomplie. Sa bouche s'éclairait d'un large sourire, découvrant des dents curieusement petites et serrées, comme celles d'un brochet. J'étais attendri par le fait qu'elle prête tant d'attention à ce Gérard peu ragoûtant, tout en relevant qu'elle me lançait quelques œillades. Je ne savais pas comment les interpréter, et tentais de contenir mes espoirs, en estimant qu'il ne s'agissait que d'une façon d'élargir son auditoire et d'éviter de s'enfermer dans un dialogue avec Gérard.

Il est commun que des personnes voyagent seul. Il est moins usuel de se rendre seul à un spectacle. J'étais moi-même accompagné d'un ami, qui avait pris place sur un autre strapontin, deux rangs plus bas. Gérard expliqua que son épouse l'avait accompagné, mais qu'elle n'avait pu réserver de sièges côte à côte ; il devait donc la retrouver à l'entr'acte. Farah, quant à elle, évoqua un ami jouant dans l'orchestre, qu'elle devait retrouver à l'entr'acte. Un copain d'école ? Un ami

gay ? Un petit ami ? J'espérais avoir une réponse à la fin du premier acte, en essayant de m'imaginer l'apparence du bonhomme qu'elle rejoindrait alors.

Après une dernière bordée tonitruante de notes lâchées par l'orchestre, les lumières s'allumèrent et signalèrent le début de l'entr'acte. La situation était délicate : fallait-il reprendre la conversation avec Gérard et Farah, afin de ne pas apparaître comme un goujat ? Inversement, était-il importun de le faire ? Je n'eus pas l'occasion de me poser longtemps la question, puisque je fus hélé par Selim, le camarade qui m'accompagnait ce soir-là. Il me tira par le bras, m'indiquant avec insistance la direction du bar, et m'inondant de ses commentaires sur la danseuse principale, trop menue pour le rôle à son goût. Sans parler de son visage mélancolique d'Anglaise du XIXème siècle, alors qu'il aurait fallu, selon lui, une fille athlétique à forte carnation, conforme à la figure fantasmée d'une Américaine des années 1950s. Avant de quitter la salle pour rejoindre le bar, je me retournai pour voir où en étaient mes nouvelles connaissances : le siège de Gérard était vide ; Farah était quant à elle toujours assise, fourrageant dans son sac à main, manifestement peu pressée de rejoindre son ami musicien.

Les spectateurs s'étaient rués sur le bar comme des hyènes sur un cadavre. Coincé dans la file d'attente, devisant avec Selim de tout et de rien, je m'amusais à regarder la petite foule autour de moi. Parisiens rompus à toutes les sorties imaginables, notables provinciaux que l'on venait d'extraire de la naphtaline de leur placard, mémés replâtrées blond platine, il y avait de tout, un vrai bestiaire. Dont je faisais intégralement partie, me dis-je avec humilité et résignation. Avisant un couple dont les visages étaient barrés par des masques chirurgicaux, j'eus une pensée pour Gérard, que je me mis à chercher des yeux. À quoi ressemblait son épouse ? Gérard et elles avaient-ils fini par se ressembler, siamoisés par le passage des décennies ? Seraient-ils tendres et respectueux entre eux, ou au contraire lassés et agacés ? J'eus la surprise de le découvrir tout près de moi, à l'extérieur de la file d'attente pour le bar. Seul. Sous son masque, il beuglait dans son téléphone, un vieux modèle de smartphone à l'écran fendu. *« Tu es où Christiane tu es où ? ça fait un moment que je t'attends. Qu'est-ce que tu as pensé du premier acte ? C'était bien non ? Tu étais bien assise ? Tu voyais bien la scène ? »* Puis il fit mine d'écouter une réponse, attentif et concentré, marquant son assentiment par des signes de tête. Je tendis l'oreille, tout près que j'étais de lui, sans qu'il ne s'en rende compte. Manifestement, personne ne parlait dans le récepteur, aucune voix grésillante ne se faisait entendre. On aurait dit que Gérard ne conversait qu'avec lui-même. Puis il parla à nouveau, mais répéta

exactement les paroles qu'il avaient prononcées un plus tôt : « *Tu es où Christiane... ?* » Il se donnait donc une contenance, il n'y avait plus guère de doute. « *Je te retrouve à la sortie des toilettes ? Oui, c'est ça, d'accord.* » Puis il fit mine de raccrocher, mais ne bougea pas. Il avait donné le change en menant ce monologue comme s'il s'agissait d'une conversation. J'avais observé son téléphone, au moment où il avait terminé la "conversation" : aucun témoin lumineux, aucune animation sur l'écran. L'appareil était éteint. Peut-être s'agissait-il même d'un faux ?

Je rejoignis mon strapontin, après que tous les spectateurs de ma rangée eurent rejoint leurs fauteuils. Voilà un moment que je faisais le pied de grue, attendant que les sièges se remplissent. J'avais eu tout loisir d'observer Farah, toujours assise, plongée dans son téléphone. Son sac à main était toujours à ses pieds, à gauche, comme au début de l'entr'acte. Un bref moment, elle avait levé les yeux et croisé mon regard. Manifestement gênée, elle s'était vite détournée, faisant semblant de traiter une urgence sur son téléphone. Peut-être son musicien fantôme qui la contactait ? Tout semblait indiquer qu'elle n'avait pas quitté son siège de tout l'entr'acte, évitant ainsi d'exposer sa solitude au regard des autres. Je m'assis. Gérard se tourna vers moi, et comme pour prévenir mes soupçons, il répondit à la question que je n'avais pas posée : « *Vous n'allez pas me croire mais ma femme a dû partir avant l'entr'acte. Elle a dû retourner à l'hôtel parce qu'elle y avait oublié son médicament.* » Sacré Gérard, veuf ? Divorcé ? Neuro-dégénéré et échappé de sa maison de retraite ? Mythomane ?

Farah, Gérard, une même solitude qui tente de se protéger du regard des autres. Je me sentais désolé pour eux, j'avais envie de les réconforter ; tout en me rappelant par intermittence que je me perdais en conjectures, et que la réalité de leurs vies pouvait être très différente de celle que je percevais. Mais après tout, se pouvait-il qu'ils fussent parfaitement heureux dans le petit monde qu'ils s'étaient constitué ? Peut-être que les personnes fréquentant un conjoint imaginaire sont les mieux accompagnées au monde, qui sait.

Drive Club

J'en ai gros sur la patate de m'être pris une nouvelle amende de la State Highway Police. Et pour quelle raison, cette fois-ci ? C'est à cause de ces foutues mesures prises par l'Etat fédéral en 2032. Il a fallu encore plus nous restreindre, nous châtrer, nous réduire. Ce qui restait de mobilité individuelle et de liberté de déplacement a encore été rogné. Il faut dire que la fermeture définitive des dernières centrales nucléaires, suite à la catastrophe de Mesley Point, a drastiquement réduit la capacité de production d'électricité du pays. Par ailleurs les lobbies environnementaux ont fait interdire les derniers forages pétroliers. Quant aux éoliennes et autres panneaux solaires, on s'est bien rendu compte de la dépendance à la Chine causée par ces appareils bourrés de métaux rares. Donc, on a décidé de réduire la consommation par tous les bouts. Et les autorités ont pensé à tout, absolument à tout.

Pour le trafic routier, elles ont pondu un système compliqué et crétin sous forme de Solo Driving Credits : chaque détenteur de véhicule a droit à un nombre maximum de *miles* qu'il peut effectuer isolément, chaque année, sur les routes et highways. Et bien sûr ce nombre de *miles* est ridiculement bas. Le reste du temps, il faut donc se coller à ces putains de trains de voitures électriques, à la queue-leu-leu, comme des prisonniers à qui l'on fait faire la balade dans la cour de la prison. Des bureaucrates du Département des Transports, à Washington, ont accouché de simulations montrant que sur les longues lignes droites et parcours plats qui abondent dans notre pays, la consommation d'électricité par véhicule est beaucoup plus faible quand ils sont arrimés les uns aux autres, au lieu d'évoluer individuellement. En moyenne, on établit des convois de vingt véhicules, et seuls quatre d'entre eux activent leur moteur. Les occupants des autres véhicules rémunèrent l'électricité consommée par les quatre véhicules moteurs, au prorata de la distance. Un système de co-voiturage intelligent et vertueux, mais j'en ai ma claque de la vertu à tous les étages, de l'hygiénisme castrateur qui régente nos vies. On est en mars, j'ai déjà épuisé mon stock de Solo Driving Credits pour l'année. Je ne peux donc plus m'élancer à volonté seul sur la grand-route, alors qu'on me force déjà à rouler dans une insipide voiture électrique sans bruit, sans odeur et sans âme, à l'image de notre époque. Je suis désormais obligé de me coltiner l'appli de gestion de co-voiturage, qui m'explique à quelle heure je serai en mesure de partir sur les routes, une fois

qu'un train de voitures suffisamment important aura pu être constitué. D'ailleurs, est-ce que c'est constitutionnel tout ça ? Est-ce qu'il ne s'agit pas d'une entrave à la liberté fondamentale de déplacement ? Il faudra que je creuse.

Toujours est-il que ce dimanche-là, j'avais terriblement besoin de passer mes nerfs sur la route. La semaine avait été saoulante, avec cet insupportable séminaire de deux jours de ma boîte en Caroline du Nord, le jeudi et le vendredi. Les couillons de la direction avaient en substance expliqué, dans un même élan, comment ils entendaient entuber encore davantage les clients par des mécanismes sournois de hausse des prix, tout en demandant aux collaborateurs de continuer à se serrer la ceinture pour faire face à la "crise". Toujours le même bullshit. De retour à la maison, le samedi matin, Cindy m'avait secoué pour me rappeler qu'il fallait préparer la Daddy Week à l'école de Samantha, notre fille. La semaine suivante, comme d'autres pères, je devais m'engager dans une palette de tâches domestiques, afin de casser la perception genrée de ces dernières. Me revenait la responsabilité d'animer un atelier couture le mardi à l'école, et de préparer un repas maison bio et équilibré pour toute la classe, le jeudi midi. Il faut admettre que je ne suis pas très à l'aise dans ces domaines. Le dimanche, je n'avais qu'une envie : partir quelques heures sur les routes en direction de la Virginie, approcher de la masse bleutée des Appalaches, écouter de la musique à fond : des vieux trucs rugueux du siècle dernier comme Nirvana et Pearl Jam, mais aussi de la pop vietnamienne et du bandonéon mélancolique, un pot-pourri qui me purgeait l'âme. Cependant j'avais épuisé mes Solo Driving Credits, et n'avais pas la moindre envie d'attendre un train de voitures. Sans réfléchir, je me suis tout de même élancé sur la route, et ai parcouru des centaines de miles ce jour-là.

Bien sûr, le système d'information de la voiture a enregistré l'intégralité de mon parcours et croisé ces informations avec celles de mon compte Solo Driving Credits. L'amende de plus de mille dollars a été générée automatiquement, se concrétisant par une retenue sur salaire à la fin du mois. Le système est imparable, et j'ai envie de le faire péter. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Et ce n'est pas tout. Un complément d'amende a été généré parce-que j'avais pris le contrôle du véhicule sur des portions de route où il est demandé de laisser faire le pilotage robotisé, jugé plus sûr par les experts, les assureurs et toute leur clique aliénante. Je savais que le mouchard installé dans la voiture allait me trahir, mais j'avais décidé de m'en foutre, et ça faisait du bien. En prenant les commandes du véhicule, j'avais la sensation de reprendre le contrôle de ma vie,

en décidant des accélérations, des freinages, des trajectoires sur la route. Une métaphore de la vie. L'amende complémentaire était d'autant plus injuste que je ne mettais pas grand monde en danger : la route sinueuse au pied des Appalaches était quasiment déserte. Et tout excès de vitesse était impossible, depuis que la vitesse de chaque voiture était automatiquement bridée par le système d'informations en fonction des limites en vigueur sur chaque segment de route.

J'avais entendu parler de ces groupes clandestins de conducteurs libertaires qui avaient réussi à déconnecter leur véhicule du réseau, pendant quelques heures à chaque fois. À eux la liberté de mouvement, la liberté de commander à leur véhicule, sans flicage numérique et sans amende. J'avais alors décidé de creuser tout ça, de découvrir comment ces gars s'y prenaient.

Et je n'ai pas été déçu, car j'ai découvert des fanas de la liberté de déplacement absolue et de la déconnexion militante. Parmi eux, le Drive Club, qui a changé ma vie. Car il offre une chance de niquer le système, même si ce n'est que pour quelques heures. Le Drive Club est clandestin, on ne le rejoint que si l'on est adoubé par un intermédiaire de confiance. D'ailleurs, comme le dit le catéchisme maison, *"the first rule about Drive Club is that you do not talk about Drive Club."* L'organisation a été fondée par un doux-dingue, Dave Gurnett, et une petite clique d'allumés autour de lui. Cette bande de libertaires excités a choisi un moyen trivial d'exprimer sa révolte contre un monde ultra-technologique aseptisé, castrateur, sécurisé par la surveillance numérique intégrale : la bagnole, la vraie, celle qui pue et pollue, celle qui est devenue complètement illégale en 2032. Qu'on ne s'y trompe pas, Gurnett et sa troupe ne sont pas juste une bande de kakous nostalgiques des bricolages de *customs* des années 1930. Quelques intellos dévoyés parmi eux ont poussé la réflexion un peu plus loin, rappelant qu'intrinsèquement la vie, la vraie, ne prenait du relief que par la stimulation des sens et la mise en danger de soi. Pour eux, la société contemporaine réduit l'individu à une bouillie humaine insipide, à un agent économique condamné à produire de la valeur ajoutée dans un environnement hautement sécurisé et aliénant. Certains de ces camarades ont produit quelques textes jetant les bases d'une justification théorique de leur mouvement. Humblement, ils reconnaissent qu'ils ne peuvent pas fondamentalement bousculer l'intégralité de leur mode de vie, il faut bien survivre. Tout le monde n'est pas Henry David Thoreau. Donc, leur révolte ne s'exprime qu'à la marge, quelques heures par-ci par-là, lors de week-ends enflammés. Et le médium choisi est l'automobile, sujet aussi trivial qu'à haute valeur symbolique. Et ça me parle.